

The Conquest

Par Claude Marcil

Les conquistadors ont sillonné l'Amérique latine à la recherche d'or et d'esclaves. Contrairement à la Conquista, la conquête américaine est d'abord celle du sol, de la terre. Les premiers Blancs à aborder sur la côte Atlantique sont des colons anglais qui s'installent en Virginie. Arrivent ensuite, en Nouvelle-Angleterre, d'autres colons, les Pilgrims, des protestants intransigeants et puritains qui fuient les persécutions dont ils sont victimes en Angleterre. Ces deux groupes de colons veulent des terres pour s'établir, fonder une communauté et, dans le cas des Puritains, vivre leur religion en paix. Diverses raisons amèneront, par la suite, un grand nombre d'immigrants, mais leur installation, de l'Atlantique au Pacifique, se caractérisera par une âpre détermination à évincer les Indiens pour occuper un territoire toujours plus grand.

Alors que la plupart des Indiens du Canada vivent toujours sur une partie — très diminuée — du territoire de leurs ancêtres, ceux des Etats-Unis ont été déportés dans des territoires étrangers à leur culture et à leurs modes de vie traditionnels. En effet, pendant toute leur histoire, ils ont été déportés à travers les États, au gré des manoeuvres d'une administration cynique qui ne semble jamais savoir où les mettre et en profite pour s'approprier un territoire dont elle dit avoir immédiatement besoin.

Parti du littoral atlantique, le rouleau compresseur américain pousse les Indiens au-delà des Appalaches, première frontière naturelle. Minés par la maladie, leurs terrains de chasse détruits, les Indiens de l'est demandent l'hospitalité aux tribus libres du Mississipi. Puis les Blancs repoussent les Indiens au-delà du grand fleuve, lors d'une gigantesque rafle qui s'étend sur des années et qui chasse aussi bien les tribus des Grands Lacs que celles du golfe du Mexique et de la Floride. Avec la découverte de l'or en Californie, un autre rouleau compresseur se met en branle, ramenant les Indiens du Pacifique et des Rocheuses vers les Plaines et vers l'Oklahoma, considéré officiellement comme territoire indien pendant un moment. Cela ne se fait pas sans résistance.

Au Canada, il y a bien eu quelques dizaines de conflits sanglants, mais rien qui ressemble à une guerre indienne. Aux Etats-Unis, des débuts de l'implantation blanche en pays « neuf » jusqu'à la disparition de la frontière à la fin du siècle dernier, les historiens rapportent plus de 4000 engagements armés. En effet, les Indiens réagissent rapidement à la volonté irréductible des Blancs de prendre leurs terres; commencées moins de vingt ans après l'arrivée des premiers Anglais, les révoltes indiennes se continueront jusqu'à la fin du XIXe siècle, jusqu'à ce que les Indiens soient anéantis.

L'Amérique blanche, convaincue de sa supériorité raciale sur les Noirs comme sur les Indiens, se comporte de façon beaucoup plus brutale qu'au Canada. Au siècle dernier, un général américain n'osait-il pas déclarer: « le seul bon Indien est un Indien mort »? Aussi, il n'y aura pas de fusion, aux Etats-Unis, entre les Blancs et les Indiens et rien qui ressemble à une nation métisse dans l'Ouest américain. Au contraire, connaissant les malheurs et le sort de leurs frères de l'est, les Indiens des Plaines résisteront

farouchement à l'invasion et à l'occupation de leurs territoires par les Blancs. En vain. Si certaines nations indiennes, Iroquois, Cheyennes, Séminoles, Cherokees, Navajos, gardent aujourd'hui une partie de leurs territoires, elles sont les exceptions, derrière lesquelles on trouve toujours une dramatique histoire de résistance désespérée aux grandes manoeuvres de l'administration.

Le grand nombre d'Indiens américains, les drames de la conquête et l'opiniâtreté de la résistance expliquent que la politisation des Indiens soit beaucoup plus poussée aux Etats-Unis où, en dépit de la concrétisation du rêve américain dans l'American Way of Life — symbole de confort à travers le monde — les Indiens demeurent les citoyens les plus pauvres de leur propre pays.

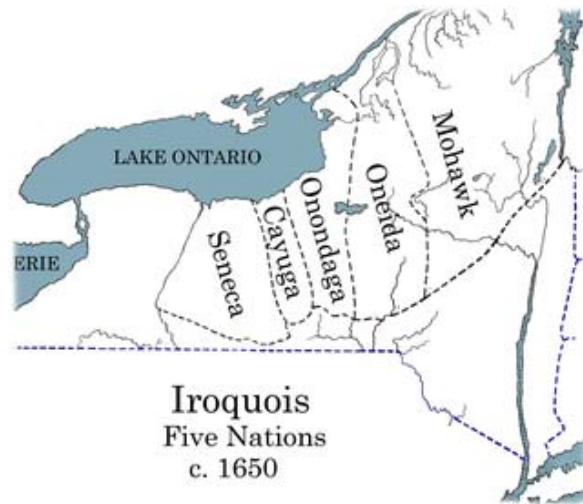
Le Peuplement de l'Est

Quand les colons anglais accostent les rives de l'Atlantique au début du XVII^e siècle, les Etats-Unis actuels sont peuplés d'un océan à l'autre. Cinquante nations, de cultures très diverses, regroupent les trois millions de premiers Américains.

À l'est, tout le long de l'Atlantique, depuis la Nouvelle Angleterre jusqu'à la Floride espagnole et le golfe du Mexique bientôt français, on compte beaucoup de nations de la grande famille algonquienne, comme les Abénaquis, mais aussi plusieurs nations agricoles, Iroquois, Creek, Cherokee, qui habitent de gros villages bien organisés et sont souvent regroupés en confédérations, pour des raisons religieuses ou militaires.



Le pays des Iroquois



Les Iroquois en 1650



La maison longue des Iroquois

Entre les Appalaches et les Plaines, le long du Mississippi, se sont installées une multitude de petites nations, dont certaines font un peu d'agriculture, mais qui vivent essentiellement de chasse et de pêche. Au nord, près des Grands Lacs, les Shawnee, les Potowatomi les Sauk et les Renards occupent le territoire. Plus au sud, en allant vers le golfe du Mexique, ce sont les Osages, les Wichitas, etc.

C'est dans la grande plaine qui occupe toute la partie médiane des Etats-Unis que se développera durant un demi-siècle une civilisation singulière. L'apparition du cheval modifie radicalement, en effet, le caractère agricole et sédentaire de la vie des Cheyennes, des Sioux, des Crows et des Pieds-Noirs, pour l'axer exclusivement sur la chasse au bison. Ces nations marqueront profondément l'histoire et l'imaginaire américain.

Plus à l'ouest, l'Utah et le Néveda, une des régions américaines les plus pauvres, abritent les Utes, les Shosshones et les Paiutes qui errent, par petites bandes de 15 à 100 personnes, à la recherche de nourriture à base de petit gibier, de racines et de noix.

Juste au-dessous, dans le Sud-Ouest américain, vivent les Pueblos, connus pour leur pacifisme, leur horreur de la violence et leur spiritualité élevée. Vivant dans des « immeubles à appartements » en terre battue, ils sont les seuls capables de cultiver un sol aride. Curieusement, c'est dans cette même région, on ne peut plus différente de leur point d'origine, que les Navajos et les Apaches venus des forêts canadiennes se sont installés.

Sur l'opulente côte du Pacifique, l'abondance, la nourriture (poissons et plantes) et les ressources matérielles permettent le développement d'une culture raffinée dont

témoignent aussi bien les oeuvres sculptées que la vannerie. Ces grandes tribus ont une organisation sociale élaborée mais, *Even the biggest confederacies at their zenith probably comprised no more than about 60,000 individuals, and the majority of Indians lived in communities of only a few hundred people. It is clear that, at the time of contact, the tendency in much of North America was towards bigger political units. But in the 17th century, geographical distance and traditionnal hostilities and rivalries still divided the Indians and the fact that their own populations were so small meant that they were quite unable to conceive the size of an european nation and subsequently the immensity of the threat confronting them..* (Minority Rights Group American Indians , page 10.)



Débarquement des Pilgrims

Les premières relations entre Blancs et Indiens sont amicales. En 1607, un groupe de colons anglais fonde Jamestown, en Virginie. En 1612, les Hollandais s'installent sur l'île de Manhattan et en 1620, les « Pilgrims » arrivent en Nouvelle-Angleterre. Envers chacun de ces groupes, les diverses nations indiennes vont se comporter amicalement et partager leurs terres avec les Blancs, pour leur permettre de s'établir, et leur nourriture, pour les empêcher de crever de faim durant les premiers hivers. Mais, rapidement, l'appétit insatiable des Blancs pour les terres indiennes va modifier ces rapports harmonieux.

« Pourquoi prendre par la force ce que vous pouvez avoir par amitié? Pourquoi nous anéantir alors que nous vous fournissons votre nourriture? Que pouvez-vous obtenir par la guerre? Nous pouvons cacher nos provisions et nous cacher dans les bois; vous mourrez alors de faim pour avoir mal agi avec vos amis. Pourquoi êtes-vous jaloux de

*nous? Nous sommes désarmés et prêts à vous donner ce que vous nous demandez, si vous le faites en amis et non avec des épées et des pistolets comme si vous veniez faire la guerre à un ennemi. Je ne suis pas si naïf que je ne sache qu'il vaut mieux manger de la bonne viande, dormir confortablement avec mes femmes et mes enfants, être joyeux et vivre avec l'Anglais, et faire le commerce pour leur cuivre et leurs hachettes, que de les fuir et de se coucher dans le froid des bois... et d'être pourchassés au point de ne pouvoir ni dormir ni manger. » (Le chef POWHATAN, cité dans *Pieds nus sur la terre sacrée*, page 78.)*

Ce long exposé, fait en Virginie par le chef Powhatan, date de 1607. Il est révélateur. Les Indiens acceptent volontiers de partager leurs terres avec la petite colonie blanche et perçoivent très bien les avantages du commerce avec les Blancs. Mais déjà l'exposé témoigne d'une appréhension devant les armes et les manières des Blancs.

Toutefois, ceux-ci sont encore peu nombreux, un groupe comparable au leur, et la négociation aimable semble encore possible. L'arrivée massive de nouveaux colons — en nombre si grand que les Indiens n'auraient pu l'imaginer — détruira l'équilibre précaire. Quinze ans à peine après cet exposé, les dizaines de colons sont devenues des milliers, sans compter les esclaves noirs, de plus en plus nombreux, amenés par les Blancs pour cultiver le tabac. Powhatan est mort et les Indiens, décimés par les maladies européennes, ne mettent pas de temps à comprendre qu'il vaut mieux détruire les Anglais avant qu'il ne soit trop tard. En 1622, sous la conduite du frère de Powhatan, ils se soulèvent, tuant le quart des colons de la Virginie. Mais il est déjà trop tard, les colons sont avertis par un Indien converti et les armes à feu ont raison des Indiens de la Virginie.

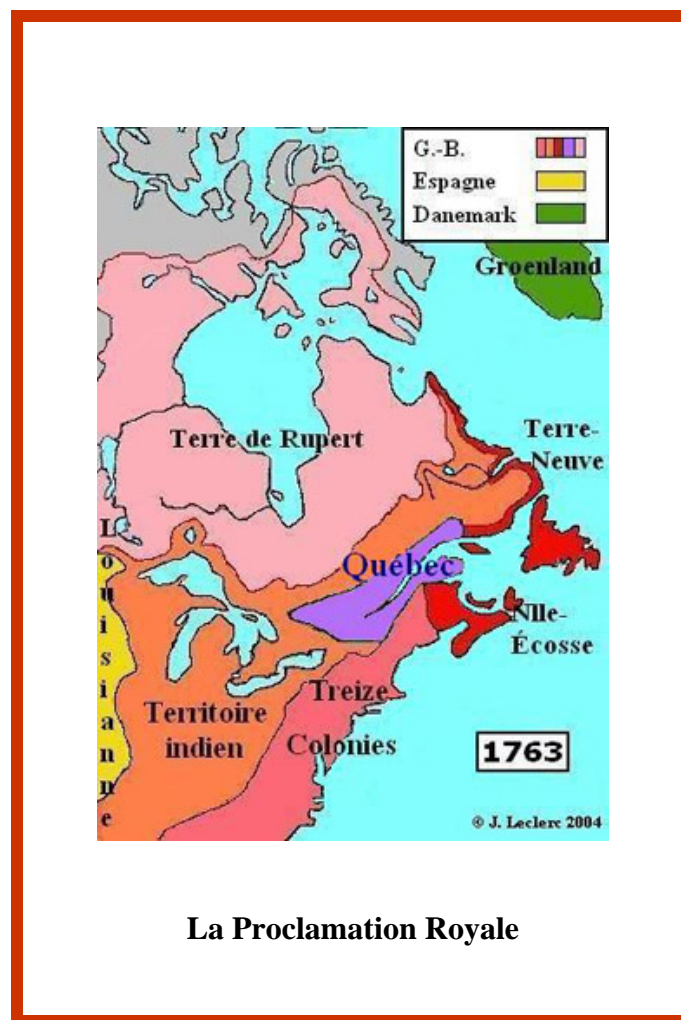
En Nouvelle-Angleterre les fanatiques Pilgrims se multiplient eux aussi. A mesure que progresse leur nouvelle installation, ils ont de moins en moins besoin des Indiens. Les Pilgrims ont une foi sans limite en leur destinée et des armes à feu pour le prouver. Aussi, c'est sans aucun remords qu'ils s'emparent des terres indiennes, repoussant leurs propriétaires au-delà des Appalaches. Eux non plus n'hésitent pas à exterminer ceux qui leur résistent, comme les Pequot ou les Wampanoags. Les Pilgrims sont convaincus que Dieu est de leur côté. Le procès-verbal d'une de leur assemblée en témoigne. En 1640, en effet, les colons de la Nouvelle-Angleterre adoptent les résolutions suivantes: 1. The earth is the Lord's and the fullness thereof. Voted. 2. The Lord may give earth or any part of it to his chosen people. Voted. 3. We are his chosen people. Voted.

Il faut attendre trente ans avant que les nations indiennes de la Nouvelle-Angleterre ne laissent tomber leurs différends pour s'unir devant l'envahisseur commun. En 1675, l'unité indienne est enfin réalisée et les Indiens se révoltent. La guerre fait rage pendant trois ans et la plupart des villages blancs de la Nouvelle-Angleterre sont attaqués. Mais la neutralité de la puissante ligne iroquoise permet finalement aux Anglais de reprendre l'avantage et d'écraser les nations révoltées. Parmi celles-ci, les Abénaquis s'exilent en Nouvelle-France, pour se regrouper, plus tard, autour d'Odanak et de Bécancour. Dans l'est de l'Amérique, la puissance indienne est définitivement brisée.

En moins d'un siècle, la population blanche est passée de quelques dizaines à un million et demi en 1763. Les États-Unis abritant peu d'animaux à fourrure, la traite est impensable et, du Maine à la Floride espagnole, les nouveaux immigrants cultivent la

terre, détruisant au passage les terrains de chasse des Indiens qui doivent reculer de plus en plus loin, quand ils ne sont pas victimes des maladies européennes. De l'autre côté des Appalaches, les nations indiennes n'ont donc aucune confiance dans les Américains, qui approchent inexorablement.

Dans les treize colonies britanniques, coincées entre les Appalaches et l'Atlantique, les Blancs se sentent de plus en plus à l'étroit à mesure que les nouveaux immigrants arrivent par les ports atlantiques. Au nord, la Nouvelle France; à l'ouest, de l'autre côté des Appalaches, les Français ont construit des forts qui font une barrière des Grands Lacs au golfe du Mexique; au sud, la Floride espagnole. En 1760, la chute de la Nouvelle-France fait sauter, aux yeux des Américains, le verrou qui les empêchait de coloniser de l'autre côté des Appalaches, vers l'ouest.



La Proclamation Royale

Mais les Américains se butent à un obstacle juridique: la Proclamation Royale de 1763 réserve au gouvernement tout achat de terres indiennes et interdit toute présence blanche dans le territoire indien. Le principe de base de la Proclamation Royale est que les

Indiens doivent céder leurs terres au gouvernement avant qu'un seul colon, britannique ou américain, n'en cultive le sol. Pour la première fois, un gouvernement reconnaissait que, parce qu'ils étaient les premiers occupants, les Indiens avaient des droits sur leurs terres. Les colons acceptent fort mal cette entrave juridique qu'ils doivent à la couronne britannique et respectent peu la frontière décrétée par la Proclamation Royale, à l'ouest des Appalaches. Ainsi, en 1775, plus d'une centaine de colons défrichent les terres du Kentucky, en nette violation de la loi. La politique indienne de la Grande-Bretagne mécontente tellement les colons américains qu'elle contribuera à la révolte américaine de 1775.

Dans cette lutte pour l'indépendance américaine, les Britanniques semblent avoir toutes les chances de gagner. Au sud, la Floride espagnole reste neutre, de même que la Louisiane française, qui comprend alors une bonne partie du territoire qui s'étend du Mississipi aux Rocheuses. Au nord, les Canadiens français sont d'une désespérante indifférence. Les Britanniques peuvent également compter sur le support de cent mille loyalistes. Pour mettre encore plus d'atouts dans son jeu, la Grande-Bretagne promet la liberté aux Noirs américains qui quitteront leurs maîtres et les militaires britanniques n'ont aucune difficulté à démontrer aux Indiens qu'une victoire américaine signifierait la fin de leur mode de vie. La guerre d'indépendance dure des années; sur tous les fronts, les Américains se heurtent aux Indiens, alliés des Britanniques; ils ne l'oublieront pas, une fois victorieux. En 1783, le Traité de Paris concède aux Américains, en même temps que l'indépendance de treize colonies, tout le territoire situé à l'est du Mississipi. Les Indiens, qui habitent désormais les terres américaines, sans avoir été le moins consultés, ne se font aucune illusion. Ils n'ont qu'à écouter ce que disent les réfugiés de l'est.

De la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Virginie, dans chacune des treize colonies, les populations indiennes de l'est ont fondu; les maladies, la guerre et la famine ont fait disparaître des nations entières et beaucoup d'autres ne sont que le reflet de leurs gloires passées. Ainsi, de la puissante confédération dirigée par Powhatan, qui avait accueilli les colons anglais en Virginie sur ses propres terres, en 1608, plus d'un siècle auparavant, il ne restait plus qu'un millier d'Indiens. Les Mohicans ne sont plus que deux cents, en voie de disparition. L'écrivain américain Fenimore Cooper en fera un roman célèbre, « Le Dernier des Mohicans ». De l'ancienne confédération abénaquise, qui occupait une bonne partie de la Nouvelle-Angleterre, il ne reste presque plus rien; quelques centaines de Passamaquoddy et autant de Penobscot; quant aux Abénaquis, ils ont dû s'exiler au Québec. Seule la Ligue iroquoise, trop puissante pour être délogée, tient toujours le nord de l'Etat de New York; mais son unité est atteinte; certains membres de la Ligue se sont battus aux côtés des Britanniques, d'autres, du côté américain. Sur tout le territoire nouvellement attaché à la jeune république, les Indiens sont donc sur la défensive, le dos au Mississipi. Toutefois, au sud des colonies anglaises, en Georgie, les descendants des tribus agricoles rencontrées par De Soto, Creeks, Cherokees, choisissent de jouer franchement le jeu des Blancs et de s'adapter plutôt que de disparaître. Ils n'y gagneront que quelques années.

Depuis l'indépendance, l'administration des Affaires indiennes est confiée au Bureau des affaires indiennes, qui relève du Secrétariat d'Etat. Le Bureau continue de poursuivre l'objectif de la Proclamation Royale, qui est d'en arriver à une entente avec les Indiens pour éliminer leurs droits sur les terres. Pour ce faire, le gouvernement emploie tous les

moyens. C'est par la menace, la tricherie et, si nécessaire, la guerre, que le gouvernement américain les oblige à vendre, par traité, la plus grande partie de leur territoire ou à s'exiler plus à l'ouest, dans la région de l'Ohio et au-delà du Mississipi. En échange des terres, les négociateurs ont comme mandat de donner le moins possible, de mettre un minimum par écrit et de le faire dans un anglais juridique. Ainsi, le gouvernement ne respectera que ce qu'il voudra dans ce qu'il a lui-même signé. Une des clauses cependant est toujours scrupuleusement respectée: la première, celle qui cède les terres indiennes à la jeune république.

L'un après l'autre, à cause de l'afflux des colons, de nouveaux Etats se forment sur les anciennes terres indiennes: le Kentucky qui, en dix ans, a vu sa population passer d'une centaine de colons à plus de trente mille; l'Ohio suit, puis le Tennessee. En 1803, coup de maître: pour 15 millions de dollars, les Américains achètent de Napoléon la Louisiane française qui s'étend des Rocheuses aux frontières canadiennes, soit un territoire qui couvre les deux tiers des Etats-Unis actuels. Les colons avancent, au sud vers la Floride espagnole, à l'ouest vers le Mississipi et la rivière Ohio. C'est alors que surgit le premier unificateur indien, Tecumseh, chef Shawnee de l'Ohio.

Il tente d'unir toutes les tribus de la vallée de Mississipi dans une fédération solide qui serait assez forte pour traiter avec Washington de nation à nation:

« La manière, la seule manière d'enrayer et d'arrêter cette calamité c'est que tous les hommes rouges s'unissent pour revendiquer un droit commun et égal sur cette terre, comme par le passé, et ainsi qu'il devrait en être aujourd'hui; parce que jamais elle ne fut divisée dans le passé et qu'elle appartient à tous, pour l'usage de chacun. » (Pieds nus, page 98).

Tecumseh se rend bien compte qu'il est impossible de repousser les Américains à la mer, mais on peut, peut-être, stopper leur avance, partager le territoire et faire du fleuve Ohio une frontière définitive entre Blancs et Indiens. Mais Tecumseh se leurre: ce sont deux conceptions du monde qui s'affrontent sur le continent: pour les Indiens, la terre, comme l'air, ne peut se vendre; il faut la partager entre tous les êtres vivants, des plantes à l'homme. De plus, il n'est pas dans la mentalité indienne d'imposer une religion ou un credo politique à d'autres peuples; tout autre est la position gouvernementale.

Il faut se rappeler qu'en vertu des théories de l'époque, les Américains sont convaincus que leur présence est une bénédiction pour les Indiens et nul ne doute de leur assimilation volontaire. Comment ces brutes païennes ou ces poétiques sauvages — selon l'évolution de la mode intellectuelle — peuvent-ils résister aux attraits de la civilisation blanche? Comment une race inférieure en tout (selon les Américains) peut-elle refuser d'accéder à un degré plus élevé de civilisation? Pour le président américain John Quincy Adams, il n'y a aucun doute; il déclare en 1811:

The whole continent of North America appears to be destined by Divine Providence to be peopled by one nation, speaking one language, professing one general system of religion and political principles, and accustomed to one general tenor of social usages and customs.

Le message est clair et net: les Indiens n'ont aucune place dans cette république.

Tecumseh se rend compte rapidement qu'il est impossible de négocier avec le gouvernement et il encourage la lutte armée. Le contexte politique joue en sa faveur, mais les Indiens en seront, encore une fois, les victimes. Entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, les relations se détériorent. Au Canada, les militaires britanniques renouent des liens d'amitié avec les nations indiennes de l'Ohio et du Mississippi envahies par les colons et leur fournissent des armes. Comme tous les chefs qui l'ont précédé et qui le suivront, Tecumseh fait face au problème majeur des Indiens d'Amérique lorsqu'ils s'opposent militairement aux Blancs: les Indiens n'ont ni police, ni prisons, ni armée, et le seul moyen de persuasion d'un chef est le prestige, basé sur de nombreux précédents et qui peut servir de pression sociale ; mais rien, absolument rien, ne peut obliger un Indien à agir contre sa propre volonté. Ainsi, en plus de convaincre tous les membres de sa propre tribu, Tecumseh doit-il tenter de rallier l'ensemble des tribus de l'Ohio et du Mississippi. Près des Grands Lacs, Tippecanoe devient le chef-lieu indien d'une nouvelle confédération contre les Américains, pendant que Tecumseh parcourt la vallée du Mississippi, jusqu'au golfe du Mexique. En son absence, une armée américaine attaque Tippecanoe et s'en empare. L'unification des Indiens du Mississippi et de l'Ohio, déjà longue et difficile, devient impossible. Un an plus tard, en 1813, Tecumseh meurt au combat. L'unification des Indiens, qui aurait pu être une menace sérieuse pour les Américains, ne fut, somme toute, qu'un simple épisode de la guerre contre les Britanniques.

Le mode de vie des Indiens de l'Ohio et du Mississippi est révolu; l'arrivée massive des Blancs condamne leurs territoires de chasse. Il ne leur reste plus qu'à partir vers l'ouest, laissant la place aux colons. « Ceux qui cultivent la terre sont un peuple choisi de Dieu, si jamais il a un peuple choisi », écrivait, dès 1784, le président américain Jefferson. Mais, alors, les Creeks et les Cherokees qui cultivent la terre ont sûrement leur place dans cette république.

Afin de survivre, les Cherokees, les Creeks, les Choctaws et d'autres peuples agricoles du sud-est des Etats-Unis ont décidé, lucidement, après de longues discussions, de s'intégrer au monde des Blancs. Les Américains eux-mêmes commencent à invoquer les « tribus civilisées », bien qu'ils se sentent mal à l'aise devant ces Indiens pacifiques, chrétiens et cultivateurs. On les laisse créer en paix leur façon de s'harmoniser au monde des Blancs. Parmi ces tribus civilisées, les Cherokees sont sans doute les plus intégrés. Sédentarisés depuis longtemps, ils ont construit des fermes, des écoles et des églises dans leurs villages.

Ils ont mis en culture des vallées des Appalaches, élèvent des milliers de bestiaux, porcs, moutons et utilisent la charrue et la forge. En 1820, les Cherokees se donnent une constitution démocratique et leur capitale toute neuve, New Echota, est le siège d'un parlement élu de 32 députés, d'une université et d'un hôpital moderne. L'un des leurs, Sequoia, a même inventé un système de notation syllabique de leur langue qui est accepté partout et enseigné aux enfants des écoles cherokees. A partir de 1821, la grande majorité des

Cherokees lisent dans leur langue et, en 1828, paraît le premier journal rédigé en cherokee et en anglais. C'est dans leur langue maternelle qu'ils apprendront à quoi les Américains entendent utiliser les Plaines achetées à l'empereur Napoléon.



Écriture cherokee

D _a	R _e	T _i	Ꭰ _o	Ꭱ _u	i _v
Ꭶ _{ga} Ꭷ _{ka}	Ꭲ _{ge}	Ꭳ _{gi}	Ꭴ _{go}	Ꭵ _{gu}	Ꭶ _{gv}
Ꭸ _{ha}	Ꭹ _{he}	Ꭺ _{hi}	Ꭻ _{ho}	Ꭼ _{hu}	Ꭽ _{hv}
Ꭾ _{la}	Ꭿ _{le}	Ꮀ _{li}	Ꮁ _{lo}	Ꮂ _{lu}	Ꮃ _{lv}
Ꮄ _{ma}	Ꮅ _{me}	Ꮆ _{mi}	Ꮇ _{mo}	Ꮈ _{mu}	
Ꮎ _{na} Ꮏ _{hna} Ꮐ _{nah}	Ꮑ _{ne}	Ꮒ _{ni}	Ꮓ _{no}	Ꮔ _{nu}	Ꮕ _{nv}
Ꮗ _{qua}	Ꮘ _{que}	Ꮙ _{qui}	Ꮚ _{quo}	Ꮛ _{quu}	Ꮜ _{quv}
Ꮝ _{sa} Ꮞ _s	Ꮟ _{se}	Ꮠ _{si}	Ꮡ _{so}	Ꮢ _{su}	Ꮣ _{sv}
Ꮥ _{da} Ꮦ _{ta}	Ꮧ _{de} Ꮨ _{te}	Ꮩ _{di} Ꮪ _{ti}	Ꮫ _{do}	Ꮬ _{du}	Ꮭ _{dv}
Ꮮ _{dla} Ꮯ _{tla}	Ꮰ _{tle}	Ꮱ _{tli}	Ꮲ _{tlo}	Ꮳ _{tlu}	Ꮴ _{tlv}
Ꮷ _{t^sa}	Ꮸ _{t^se}	Ꮹ _{t^si}	Ꮺ _{t^so}	Ꮻ _{t^su}	Ꮼ _{t^sv}
Ꮾ _{wa}	Ꮿ _{we}	Ᏸ _{wi}	Ᏹ _{wo}	Ᏺ _{wu}	Ᏻ _{wv}
᏷ _{ya}	ᏸ _{ye}	ᏹ _{yi}	ᏺ _{yo}	ᏻ _{yu}	ᏼ _{yv}

Pour les Américains, les Plaines de l'ouest sont comparables au Sahara ou à la Sibérie, désertes et inhabitées. Lors de l'achat du territoire aux Français, le gouvernement américain avait envoyé au-delà du Mississippi des expéditions d'exploration dont certaines se rendront jusqu'au Pacifique. Le rapport des explorateurs ne fait que confirmer la croyance populaire: les Plaines sont vides de toute population. Le gouvernement conclut qu'il faut donc garder les bonnes terres de l'est du Mississippi pour les colons américains et repousser les Indiens de l'est dans ce supposé désert. Le secrétaire d'Etat Henry Clay

ayant déclaré en 1825 que la disparition des Indiens de la famille humaine ne serait pas une grande perte pour l'humanité, le gouvernement n'a aucun scrupule à installer les Indiens dans ce « désert ». C'est la fin de l'ère des traités qui assuraient aux Indiens la conservation d'une partie de leurs terres ancestrales. Après 1830, le Congrès américain leur imposera de troquer leurs terres pour d'autres qui sont situées dans ce que le gouvernement a défini comme étant le « pays indien ». Ce « pays » comprend les territoires à l'ouest du Mississippi, à l'exception de la Louisiane, de l'Arkansas et du Missouri ; en fait, il s'agit de l'Oklahoma actuel. Ce territoire officiellement indien est ceinturé d'une série de forts destinés à empêcher les Blancs d'y entrer et surtout les Indiens d'en sortir.

Alors, de partout, commence la déportation. Elle se fait peu à peu, mais systématiquement, par secteurs géographiques successivement vidés de leurs occupants. Elle s'étendra sur 50 ans. Les premiers déportés arriveront en Oklahoma en 1830, les derniers en 1880. Pour certaines tribus, plusieurs traités doivent être signés, les déplaçant d'une réserve à l'autre, toujours plus à l'ouest, avant qu'ils n'atteignent leur destination finale. Certaines tribus subissent leur sort et se soumettent aux exigences du gouvernement, d'autres résistent. En 1832, une partie des Renards émigre, paisiblement, résignée, « dans un pays dont nous savons peu... au-delà d'une grande rivière, sur la route du soleil couchant . » (*Pieds nus sur la terre sacrée*, page 14!)

Mais leur chef, Black Hawk, se révolte contre l'envahisseur. Baroud d'honneur de quelques guerriers qui ne sont même pas dupes : « *même si je ne remportais pas la victoire, j'espérais tenir plus longtemps et vous donner beaucoup de mal avant de me rendre* ». (*Ibid*, page 15)

Au sud, en Floride, la situation est un peu différente. L'Espagne cède le territoire aux Américains, qui essaient aussitôt de le contrôler. Mais des milliers d'esclaves noirs en fuite s'y sont alliés aux Indiens séminoles et ont formé leurs propres communautés. Il en résulte trois guerres et, dans chacun des cas, les Américains essaient d'anéantir ce refuge des Noirs. Les Indiens, comme les Noirs, prennent alors le maquis pour des dizaines d'années.

De 1829 à 1837, 94 traités sont imposés aux Indiens de l'est dont les tribus sont exilées au-delà du Mississippi. Il reste des exceptions, comme les Iroquois et les Cherokees, qui sont considérées comme des tribus « civilisées ». Mais, en 1838, les Cherokees apprennent, dans leur journal bilingue, « Le Phoenix », le message que leur adresse le général Windfield Scott:

Le président des USA m'a envoyé pour exiger de vous l'obéissance de telle sorte que vous vous établissiez de l'autre côté du Mississippi, où vous trouverez paix et prospérité... Il m'est impossible de tolérer la moindre révolte de votre part, car le sang des Indiens m'est aussi précieux que le sang des Blancs... Vous serez nourris et vêtus par l'armée des Etats-Unis pendant tout le temps que durera votre voyage. Nous veillerons sur votre confort et votre bien-être...(Jean Rapsail. « Journal Peau Rouge », Paris. Robert Laffont, 1975, p. 99.)

Ils doivent donc abandonner leurs fermes, leurs églises, leurs écoles. Sans vivres, sans vêtements, sans moyen de transport, n'ayant entre les mains que la liste des déportés, les ordres de départ et un itinéraire de 1 300 kilomètres, 9 000 personnes quittent leurs

villages en plein hiver. Les soldats s'emparent des femmes, les officiers se réservant les plus jolies; les enfants sont séparés de leurs parents, les plus faibles et les plus vieux avancent à coups de baïonnette dans les reins. « C'était très lent de les déplacer enchaînés ensemble » indiquait un officier. Le voyage dure 6 mois. A l'arrivée, le général Scott a perdu trois soldats, les Cherokees 4000 hommes, femmes et enfants, tout au long de cette odyssee qu'ils baptiseront la « piste des larmes ».

Au milieu du siècle dernier, le bilan de la politique de déportation est édifiant : à l'est du Mississippi, il reste moins de 12 000 Indiens. Parmi ceux qui ont échappé à la déportation, il faut signaler trois groupes principaux, les Cherokees, les Séminoles et les Iroquois. Lors de la déportation de leur nation, 500 Cherokees s'étaient enfoncés dans les Smokey Mountains, sous la direction d'un vieillard. Ils tiendront le maquis jusqu'à ce que leur courage émeuve un militaire. En 1870, au lieu de les combattre, le riche colonel Thomas les installe à ses frais et sous sa protection dans les parages de la rivière Qualla. Enfin, en 1894, l'Etat de la Caroline du Nord se résout à reconnaître « de juré », la nouvelle nation Cherokee dans ses limites territoriales actuelles. Bien qu'occidentalisés, les Cherokees qui ont échappé à la déportation n'ont jamais oublié. Chaque année, ils jouent « *Onto these Hills* », pièce qui fait revivre la piste des larmes.

Les Séminoles non plus n'ont pas tous pris le chemin de l'ouest et de l'exil. Conduits par un sage de 108 ans, le chef Aripeka, 200 Séminoles se sont cachés tout au fond de la Floride, dans les marais des Everglades, au pays des serpents venimeux, des moustiques et des alligators. Ils résisteront jusqu'au début de la guerre civile en 1861, qui leur donnera enfin un moment de répit. Ils feront plus tard la paix avec les autorités fédérales et, aujourd'hui, 3 000 Séminoles vivent toujours en Floride.

En Nouvelle-Angleterre, il reste toujours des groupes de Penobscot et de Passamaquoddy. Les Iroquois habitent toujours le nord de l'Etat de New York; toutefois, le tracé de la frontière entre les Etats-Unis et le Canada a coupé leur territoire en deux. Enfin, on retrouve encore quelques groupes de la famille algonquienne au Michigan et au Wisconsin. L'est est pour ainsi dire vidé de ses nations indiennes; lorsqu'à l'autre bout de l'Amérique la Californie sera cédée aux Américains par les Espagnols et ouverte à la colonisation, elle pratiquera aussi une politique de déportation, et l'Oklahoma s'enrichira d'une soixantaine de tribus de la côte du Pacifique, qui, selon le mot du président américain Van Buren, « émigrèrent sans la moindre répugnance apparente... »



L'Étau - La chasse au bison



La chasse au bison

Au nord et à l'ouest du territoire officiellement indien de l'Oklahoma, trente millions de bisons broutent alors la plaine herbeuse qui s'étend du Canada au Mexique. Avant l'arrivée des Espagnols, les Indiens des Plaines chassaient le bison à pied; à la suite de la révolte des Pueblos, en 1680, ils domestiquent les chevaux espagnols qui s'étaient échappés et étaient retournés à l'état sauvage, d'où leur nom de mustangs — de l'espagnol mestengo, sauvage —. Sans ennemis naturels, les troupeaux de mustangs atteignent plusieurs dizaines de millions de têtes dans les herbes grasses des Plaines.

Sans selles et sans étriers, les Sioux, les Comanches, les Navajos, les Apaches, les Cheyennes et bien d'autres tribus élaborent au XIXe siècle une culture fondée essentiellement sur le cheval et le bison. Le bison en est l'élément vital; il fournit tout: nourriture, vêtements, tentes, combustible, corde, colle, fil à coudre, lassos, etc. Des tribus qui viennent de souches très différentes adoptent ce nouveau mode de vie et s'établissent définitivement dans les Plaines. Elles développent, pour communiquer entre elles, un langage par signes qui est compris d'un bout à l'autre de la Prairie. Toutefois, dès le début, ces Indiens doivent protéger leur territoire et leur nourriture contre la compétition grandissante des nouveaux déportés qui sont refoulés par les Blancs. Aussi, les tribus des Plaines sont-elles sur un pied de guerre permanent; elles développent une éthique guerrière et une habileté militaire considérable. Entre ces tribus de cavaliers, la guerre devient aussi rituelle que les combats de chevaliers du Moyen Age. On ne combat pas pour tuer, mais pour accomplir des exploits qui sont classés suivant les dangers qu'ils comportent. Mais les guerriers doivent faire face à des envahisseurs qui se préoccupent fort peu d'un code des procédures de combat.

Au début du XIXe siècle, les Indiens des Plaines et du sud-ouest (Etats actuels de l'Arizona et du Nouveau Mexique) connaissent peu les Blancs. Ceux des Plaines ont eu des contacts avec les Canadiens français qui font le commerce de la fourrure; en dépit d'une épidémie qui avait suivi ces premières rencontres avec des Blancs, les relations sont demeurées cordiales. Tout autres sont les relations entre les Indiens et les Espagnols établis depuis l'expédition de Coronado dans l'ensemble du Sud-Ouest américain et jusqu'en Californie. Depuis la révolte des Pueblos, les Espagnols n'ont jamais réussi à assurer complètement leur autorité et, avec le cheval, les tribus rebelles sont devenues à peu près invincibles. Les Apaches, comme les Navajos, se jouent des quelques escadrons

de lourds cavaliers espagnols qui parcourent les Plaines à leur recherche et ils menacent même les fortins espagnols, défendus par quelques canons. Cependant, à la suite de la guerre avec le Mexique, les Américains obtiennent, par le traité Guadalupe Hidalgo (1848), la Californie et le Sud-Ouest américain. Les Américains sont encore loin des préoccupations des Apaches et des Navajos, alors que, plus au nord, les Sioux et les Cheyennes subissent les premiers coups de l'avance américaine.

Pour contrer les ambitions de la Compagnie de la baie d'Hudson sur l'Orégon — situé entre la Californie américaine et la Colombie britannique — et pour s'assurer le contrôle de cette région, le gouvernement américain encourage les colons à s'y établir. Pour traverser les Plaines et les Rocheuses vers le nord-ouest, les trafiquants de fourrures trouvent à travers les montagnes Rocheuses des passages praticables pour de lourds chariots. En 1839, les colons s'engagent sur ces nouvelles routes, en direction de l'Orégon.

Rapidement, le ruisseau d'immigrants devient un torrent. En 1845, cinq mille Blancs défrichent déjà les terres de l'Orégon ; cinq ans plus tard, ils sont treize mille. C'est avec inquiétude que les Indiens des Plaines voient passer ces colons, surtout lorsqu'ils constatent que, sur leur propre territoire, les Blancs élèvent des forts. Durant cette même période, les Blancs de Californie trouvent les premières pépites d'or.

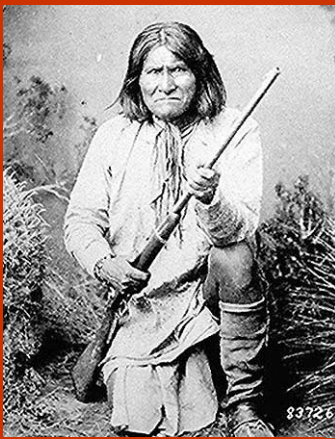
Les colons se ruent vers les rivières de la Californie. Puis on découvre de l'or au Colorado, ce qui provoque une deuxième ruée. Des villes champignons, Denver, Virginia City, surgissent de terre en quelques semaines. L'Idaho et le Montana attirent à leur tour les chercheurs d'or, pendant que la secte religieuse des Mormons s'installent autour du Grand lac Salé. Les premiers habitants des Etats envahis sont submergés, et dans plusieurs cas, tout simplement massacrés. La Proclamation Royale est le dernier des soucis de tous ces aventuriers, et les faibles efforts du gouvernement pour mettre de l'ordre se révèlent infructueux. Tout au plus réussit-il à créer sur place quelques réserves pour les Indiens qui ne peuvent être déportés en Oklahoma.

À la veille de la guerre civile américaine, 540 000 Blancs habitent le versant du Pacifique. Ils veulent et exigent des moyens de communication avec leurs compatriotes de l'est et du Mississipi. Déjà les Plaines sont sillonnées de routes empruntées par les colons. Entre l'est et l'ouest, des compagnies tentent d'établir des liens directs, et les Indiens voient désormais passer les diligences de la Wells Fargo et les cavaliers du Poney Express. Les Indiens des Plaines sont condamnés mais ils essaient encore de résister au gouvernement qui veut les déposséder, aux Blancs qui ne respectent pas leur territoire, qui tuent, violent et minent leur peuple par l'alcool et la maladie. Ils n'ont aucune chance.

Les Américains sont convaincus de leur supériorité politique, technologique et surtout religieuse. Cette conviction est renforcée par les théories exposées dans l'ouvrage de Darwin « L'origine des espèces », publié en 1859, et suivant lesquelles ce sont les espèces les mieux adaptées qui dominent, les autres étant condamnées à disparaître. Pour les Américains du XIXe siècle, il ne fait aucun doute que les Blancs représentent la crème de l'humanité et que les autres races n'ont ni passé ni avenir. C'est donc avec surprise que les Américains découvrent l'ampleur de la résistance indienne à leur avance. Cette résistance est surtout le fait de deux groupes d'Indiens, les Sioux au nord et les Apaches au sud.

Ennemis mortels des Espagnols, les Apaches avaient toujours réussi à conserver leur indépendance dans cette région qu'on appelle le Sud-Ouest américain. Guerriers incomparables, ils sont les ennemis aussi bien des Pueblos que des Comanches du Texas. Au début, les Apaches ne se méfient pas des Américains; ils ont plutôt un préjugé favorable envers ces ennemis des Espagnols. C'est seulement au début des années 1860 qu'ont lieu les premiers affrontements entre Apaches et Américains. A la suite d'une raclée infligée par des Blancs à l'un des chefs apaches, Mangus Colorado — qui a protesté contre l'intrusion des mineurs sur les terres apaches — ils se révoltent une première fois. Les Américains doivent faire des offres de paix à Mangus Colorado qui les accepte, malgré l'opinion contraire de chefs comme Cochise et de guerriers déjà célèbres comme Geronimo. Fait prisonnier par trahison, Mangus Colorado sera abattu alors « qu'il tente de s'enfuir », selon l'expression consacrée.

La guérilla devient impitoyable: les forces armées américaines, beaucoup plus nombreuses et nettement mieux équipées, forcent les Apaches à se soumettre. Réfugiée dans les montagnes du Nouveau-Mexique et traversant la frontière mexicaine à volonté, une partie de plus en plus petite de la nation apache reste libre sous la direction de Cochise puis de Geronimo.



Géronimo



Géronimo et ses guerriers

Quant aux Navajos, ils reçoivent en 1864 la visite de Kit Carson, en compagnie de l'armée américaine. Il leur annonce leur recyclage prochain et obligatoire dans l'agriculture. Pour bien se faire comprendre, Carson fait mas sacrer leurs moutons et leurs chevaux, ruine leurs maigres cultures afin de les affamer et déporte la majeure partie de la population dans le sinistre camp de réfugiés de Bosque Rodondo. Les grandes tribus du sud-ouest semblent domptées.



Au nord des plaines également, la guerre devient inévitable. Outre les grandes pistes qui traversent le territoire indien, la construction du chemin de fer perturbe sérieusement la région. Le bison commence à diminuer, victime des massacres qu'on en fait pour nourrir les employés du chemin de fer. L'armée américaine avait bien signé des traités avec les tribus dont on traverse le territoire, mais les ententes ne sont jamais respectées et l'armée est là pour protéger les Blancs et non les Indiens. La construction de forts en territoire indien marque le début des guerres dans les Plaines du nord-ouest, avec les Sioux, les Cheyennes, etc.

Si la grande majorité des Indiens se soumet rapidement devant une armée suréquipée et aguerrie par la guerre de Sécession, il reste tout de même, au nord, une poche de résistance: les puissantes tribus des Sioux. Sous la direction de chefs comme Crazy Horse et Red Cloud, les Sioux mènent, comme les Apaches au sud, une lutte de guérilla farouche. Ils réussissent à couper la piste Bozeman, l'une des plus importantes voies de communication entre l'est et l'ouest. Plus un pionnier, plus un soldat même n'ose s'aventurer en pays sioux. En 1868, au fort Laramie, le général Sherman doit signer la paix. Un traité garantit aux Sioux leur propre territoire et, surtout, le respect des Black Hills, leurs collines sacrées. L'armée doit évacuer tous les forts construits sur ce territoire. Mais ce n'est qu'un répit. Car l'armée américaine, humiliée, reviendra. En attendant, elle se tourne contre les Cheyennes, fidèles alliés des Sioux, et les écrase.

Parallèlement aux affrontements armés, une autre lutte, plus vicieuse, est encouragée par le gouvernement américain. C'est celle qu'appuie le général Sheridan quand il écrit en 1875 : « les chasseurs feront l'année prochaine plus pour régler l'irritante question indienne que l'armée n'a pu le faire pendant les trente dernières années.» En effet, il apparaît que, pour occuper les Plaines, il faut en chasser simultanément les deux

habitants: les Indiens et les bisons. Les premiers, totalement dépendants des seconds, tomberont aisément quand ils en seront privés. Liée dans la vie, leur destinée l'est également dans la mort. Les Blancs tuent le bison pour le sport ou pour le profit, ne prenant que la langue qui se vend fort cher dans les villes de la côte atlantique et laissant pourrir les carcasses au soleil; et on continue le massacre pour nourrir les ouvriers. A cette époque, un certain William Cody, qui abat à lui seul 4000 bêtes en 18 mois, y gagne le surnom de Buffalo Bill. L'armée américaine elle-même s'y mettra. Le bison diminuant, les Indiens commencent à mourir de faim. En 1849, quand les Blancs se mettent à sillonner les Plaines, les Indiens peuvent s'approvisionner à même un troupeau d'une dizaine de millions de têtes. En 1889, à la fin des guerres indiennes, il en reste à peine mille. Garfield, futur président du pays, se réjouit du massacre qui règle si aisément la question indienne.

Jusqu'en 1871, les tribus avaient un statut de nations souveraines mais « dépendantes-domestiques», c'est-à-dire que le gouvernement fédéral devait négocier avec elles l'occupation de leurs terres; par contre, les tribus ne pouvaient pas refuser devant la volonté du gouvernement. A partir de 1871, l'Etat ne signe plus de traités; il a au contraire l'intention de briser les structures des tribus. Le Gouvernement ne doute pas que la fin des Indiens fait partie du grand plan de Dieu — prouvé par Darwin — pour remplacer le « sauvage païen» par l'Européen chrétien. « Since the Indian and his savage state was condemned to individual damnation and racial extinction, the human course was clearly to "kill the Indian and save the man". He was to be turned, as rapidly as possible, into a facsimile of his white saviour.» (Minority Rights Group, page 18). C'est pourquoi les dirigeants fédéraux refusent de reconnaître les tribus, envoient les fils des chefs vaincus dans les écoles de l'est pour les assimiler et introduisent des missionnaires dans les réserves afin de convertir les Indiens le plus vite possible. Le programme est ralenti lorsque la guerre reprend dans l'ouest.

En 1874, on trouve de l'or dans les Black Hills, collines sacrées des Sioux. Mais les collines sont protégées par le traité de Fort Laramie, qui interdit la présence des Blancs dans le territoire des Sioux. Pendant un certain temps, les Sioux avaient pu vivre paisiblement dans le Dakota du Sud, parce qu'il restait suffisamment de bisons pour leurs besoins. Pour sa part, le gouvernement n'avait pas oublié l'humiliation. Il n'avait pas oublié non plus que chaque Sioux tué avait coûté un million de dollars à la trésorerie nationale. En 1875, le gouvernement ordonne aux Sioux de libérer le territoire et de se rendre dans les réserves qu'il leur désigne. Sitting Bull, le plus influent des chefs, refuse. Le 25 juin 1876, les hommes du général Custer sont défaits dans la plus célèbre des guerres indiennes, la victoire de l'alliance Sioux-Cheyennes à Little Big Horn. La dernière. Tribu après tribu, au sud comme au nord, les Indiens sont écrasés définitivement. Certains tentent de fuir, mais où? Le chef Joseph des Nez-Perchés, entraîne son peuple dans une retraite stratégique incroyable vers le Canada. En trois mois, la tribu parcourt 1 600 kilomètres, poursuivie par l'armée américaine. Affamés, affaiblis, les Indiens devront se rendre, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière canadienne.

En 1875, tout semble fini: à bout de forces, les tribus se rendent dans les réserves qu'on leur désigne. Les Cheyennes du Montana sont exilés à un millier de milles au sud, en Oklahoma, dans un climat et un milieu auxquels rien ne les a préparés. Mourant de faim dans leur exil, malades, les Cheyennes tentent de fléchir le gouvernement pour pouvoir

retourner chez eux; inutilement. Une nuit, 300 d'entre eux s'évadent; hystériques, 10 000 soldats et 3 000 courageux colons se placent entre les Cheyennes et le Montana. Attaqués, capturés, évadés de nouveau, les Cheyennes finissent par obtenir le droit de mourir chez eux. Le gouvernement ignore alors que les Cheyennes retournent s'asseoir sur des milliers de tonnes de charbon, et s'y multiplier.

Quant aux Apaches, ils sont déportés en Floride. Seul un petit groupe, sous la direction de Geronimo, puis de Nino Cochise — qui a raconté de façon émouvante la survie des Apaches libres pendant une trentaine d'années — se réfugient au nord du Mexique. Sitting Bull, le chef Sioux, s'est réfugié au Canada, qui ne rêve que de s'en débarrasser. On lui fait rencontrer des émissaires américains et on aura finalement raison de lui en le privant de sa ration alimentaire. En 1880, le territoire officiellement indien de l'Oklahoma est ouvert à la colonisation.



La danse de l'esprit

Le siècle achève lorsque, du fond du désespoir, une étincelle renaît. Dans un rêve, le prophète païte Wovoka voit Dieu marcher sur une terre verdoyante où le gibier et le poisson abondent. La religion du désespoir naît alors dans l'ouest. Le Dieu de la vision a donné une danse, des chants et des prières au prophète; celui-ci proclame que tous doivent danser la danse de l'Esprit pour que les Indiens se partagent le monde disparu que le prophète a vu dans son rêve. La danse se répand rapidement et elle est bientôt adoptée par une trentaine de tribus. Mais la danse de l'Esprit est aussi encouragée par Sitting Bull, et l'armée, inquiète, se met en route pour le Dakota. Devant cette manoeuvre, les Sioux se réarment spontanément, en dépit de leur faiblesse. Chargés de les désarmer, les soldats du colonel Custer, le grand vaincu de Little Big Horn, prennent une revanche longtemps attendue et massacrent une colonne de réfugiés sioux à Wounded Knee; il en restera cinquante après la fusillade. Black Elk, chef Sioux, écrira quelques années plus tard: « Je peux voir que quelque chose d'autre mourut aussi dans la boue sanglante et fut enterrée dans le blizzard; le rêve d'un peuple est mort là. C'était un beau rêve.



Wounded Knee

Quatre siècles après la découverte de l'Amérique, la frontière disparaît et, avec sa disparition, prend fin la première période de l'histoire américaine. Les Américains sont maintenant tranquilles, ils ont «gagné» leur pays. La population blanche, qui était de 5 300 000 au début du XIXe siècle, passe à 23 millions en 1850, puis à 76 millions en 1900. Quant aux Indiens, ils passent d'un million en 1492, à 300 000 en 1890, presque tous parqués, comme les derniers bisons.

Les Indiens s'étaient bien défendus devant un si grand nombre d'envahisseurs. En 1862 et 1890, plus de mille combats opposèrent ceux-ci à l'armée des Etats-Unis. Mais la famine, la maladie, l'effondrement de leur économie furent des fléaux beaucoup plus meurtriers. Les seuls Indiens qui vont encore à cheval en cette fin de siècle et tirent toujours au fusil sont ceux qui participent au premier Wild West Show, inauguré par Buffalo Bill. Préférant chevaucher une dernière fois dans l'arène plutôt que de mourir dans des camps de réfugiés, des Indiens de toutes les tribus des Plaines y participent. Une des vedettes est un tireur d'élite, Gabriel Dumont, réfugié aux Etats-Unis après les guerres métisses du Canada.